



Albert Ayala, Charns de Sinitres - 1990 - Photo © Martine Selland

## COMMENT S'ORIENTER DANS LA CLINIQUE ?

LA SECTION CLINIQUE  
DE NANTES



SESSION 2018-2019 :  
**INCONSCIENT,  
TRANSFERT, RÉPÉTITION,  
PULSION**

www.sectioncliniquenantes.fr - bporcheret@wanadoo.fr - 06 61 34 83 09  
1 square Jean Heurtin 44000 Nantes

UFORCA - Pour l'Université Populaire Jacques-Lacan  
Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VII

**Séminaire théorique :**  
Lecture du *Séminaire*,  
livre XI, les quatre  
concepts fondamentaux  
de la psychanalyse, de  
Jacques Lacan<sup>1</sup>

Décembre 2018 : Chapitres  
IV, « Du réseau des  
signifiants » et V, « Tuché et  
automaton »

## Automaton et tuché

Bernard Porcheret

Lors de la précédente séance de notre séminaire, nous avons développé la nouvelle définition que Lacan donne de l'inconscient. L'inconscient se manifeste comme ce qui vacille, quand le sujet parle il ne sait pas ce qu'il dit, il trébuche. L'inconscient n'est plus réduit à un texte latent sous le texte manifeste, à un chapitre censuré de l'histoire du sujet qu'il faudrait retrouver pour rétablir une continuité, il est béance. L'inconscient fait signe de son existence à partir d'une discontinuité (p. 28). Il n'est pas déjà là, il relève d'un *vouloir être*, et c'est la présence de l'analyste qui soutient sa réalisation. Et nous avons vu qu'avec la béance, Lacan introduit le concept de cause – « Il n'y a de cause que de ce qui cloche » (p. 25).

Le sujet de l'inconscient donc est articulé à une coupure. Il est « indéterminé » (p. 28), il n'a pas d'épaisseur psychologique, ce n'est pas le moi. Il est toujours entre deux signifiants. Il ne sait pas qui il est.

Ce que va développer Lacan, à partir de sa propre expérience où il vient d'être rejeté comme un objet, c'est que le sujet est fondamentalement un objet, un objet  $a$ , lequel est produit par la chaîne signifiante dans le discours du maître, discours qu'il introduira plus tard.

### I – Le sujet de la science, la démarche cartésienne de Freud, le réel de la psychanalyse

Dans les séances IV et V, Lacan reprend des éléments introduits dans les trois premiers chapitres :

- *Le sujet avec lequel nous opérons en psychanalyse ne peut être que le sujet de la science.*

La science s'occupe du réel, il s'agit pour elle de trouver du savoir dans le réel – par exemple, les lois de la gravitation de Newton –, puis d'opérer sur le réel avec ce

---

<sup>1</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964,) Seuil, 1973, texte établi par Jacques-Alain Miller.

savoir. Mais ce savoir a une limite, car il ne peut rencontrer du réel qui ne lui obéit pas – par exemple, la précession de la planète Mercure objecte à la mécanique newtonienne. Il y a donc une frontière entre le savoir et le réel, et elle est mobile. La science cherche à supprimer cette frontière, à recouvrir tout le réel par du savoir. Cette frontière, c'est le sujet de la science, sujet vide.

- *La logique de la démarche de Descartes*

(I) : Refus de tous les savoirs existants, c'est le doute méthodique, rien n'est sûr. (II) : À ce point zéro du savoir, un constat, il y a « une chose qui pense » et une seule certitude : je suis cette chose pensante. (III) : Le Je ainsi constitué est corrélatif de la croyance en un Dieu parfait. (IV) : Ce Dieu parfait se fait le garant des vérités éternelles parce que c'est lui qui les crée. (V) : À Dieu la vérité, à nous le savoir. Ce savoir est vidé de la vérité métaphysique et se contente d'une vérité formelle, c'est-à-dire une vérité réduite au réel d'une écriture, d'une formule. La cause est formelle. Donc rien à voir avec une vérité de l'être.

Pour Descartes, ce que révèle le *je pense* en tant qu'il bascule dans un *je suis*, c'est un réel, mais le vrai reste au dehors, donc il lui faut s'assurer d'un Autre qui ne soit pas trompeur, un Dieu parfait, qui puisse par son existence garantir les bases de la vérité.

- *La démarche de Freud*

La démarche de Freud est cartésienne car elle part du fondement du sujet de la certitude (p. 36). Le doute est l'appui de sa certitude. Le doute va être le signe de la résistance.

D'une façon analogique, Freud, là où il doute (et au départ, dans le souvenir de ses rêves), est assuré qu'une pensée est là, qui est inconsciente, ce qui veut dire qu'elle se révèle comme absente. De cette pensée, il est sûr qu'elle est là, toute seule. C'est à cette place du *je pense* que va se révéler la vérité du sujet.

Pour Freud, le sujet de l'inconscient se manifeste comme un *ça pense* avant qu'il entre dans la certitude : un autre pense. C'est pourquoi l'inconscient peut s'exercer dans le sens de la tromperie, qui n'a pas valeur d'objection.

Le sujet qui vient en analyse refuse tous les savoirs existants (médical, cognitif, comportemental) sur son symptôme, et suppose qu'un savoir existe sur celui-ci – savoir en quoi consiste son inconscient. Ce savoir, il le suppose à un Autre. En déchiffrant son symptôme, il le fait exister réellement dans le mouvement où il l'énonce.

- *Le réel de la psychanalyse*

En revanche, dans la psychanalyse, ce savoir n'est pas séparé de la vérité de son être. De plus, ce savoir n'est pas universel – il est singulier. L'opération analytique vise donc cette frontière entre savoir et jouissance, symbolique et réel, où se produit le sujet.

Le déchiffrement dans la science a une limite, une limite réelle. Mais c'est vrai aussi de la psychanalyse : l'inconscient a beau être déchiffré il ne fera pas exister le rapport sexuel. Tout ne sera pas chiffré, la jouissance est un des noms du réel touché par l'analyse, un impossible.

## II – Là où c'était, le sujet doit advenir

« *Wo es war, soll Ich werden* », écrit Freud dans *Les nouvelles conférences*.<sup>2</sup> Dans cette édition, la phrase de Freud est traduite en français par « Là où c'était du ça, doit advenir du moi », et ailleurs, nous dit Lacan, elle était traduite par « Le moi doit déloger le ça. » Lacan avait contesté ces traductions dès son texte « La Chose freudienne », en 1956.<sup>3</sup>

Dans le Séminaire XI, il nous dit ceci (p. 45) : « Il ne s'agit pas du moi dans ce *soll Ich werden*, il s'agit de ce que le *Ich* est sous la plume de Freud, depuis le début jusqu'à la fin, le lieu complet, total, du réseau des signifiants, c'est-à-dire le sujet, *là où c'était*, depuis toujours, le rêve. » Le rêve était présent juste avant, lorsque Lacan disait : « Ici, dans le champ du rêve, tu es chez-toi, *Wo es war, soll Ich werden*. »

Il s'agit du *Ich*, du sujet, et pas du moi de la psychologie, et il doit s'y retrouver « là où c'était » : d'où la traduction lacanienne : *Là où c'était le réel, le sujet doit advenir*. :

(page 45) : « Le sujet, lui, est là pour s'y retrouver, *là où c'était* – j'anticipe – le réel. » (...) « Là où c'était, le *Ich* – le sujet, pas la psychologie – le sujet doit advenir. »

## III – Répétition et remémoration

Là où c'était, le sujet doit advenir – comment le repérer ? (page 46) : « Et pour savoir qu'on y est, il n'y a qu'une seule méthode, c'est de repérer le réseau. » Et comment ça se repère ? On y retourne, on y revient, ça se croise. Dans la *Traumdeutung*, dans le chapitre VII de *L'interprétation du rêve*, il n'y a pas d'autre confirmation à sa certitude (*Gewissheit*) que cela : « Parlez de hasard, messieurs, si cela vous chante, moi, dans mon expérience, je ne constate là aucun arbitraire, car ça se recoupe de telle façon que ça échappe au hasard. »

À ce que Freud dans la « Lettre 52 »<sup>4</sup> nomme traces de la perception nous pouvons, dit Lacan, donner le nom de signifiant. Lacan fait ici référence à son élaboration au moyen de la linguistique de sa théorie du signifiant, les années précédentes, lorsqu'il essayait de rendre compte en raison de la découverte freudienne des formations de l'inconscient – le signifiant est une trace effacée, pour que ça passe dans la mémoire, il faut d'abord que ce soit effacé de la perception, et réciproquement. Ce qui pose la question de la différence entre répétition et remémoration.

La remémoration n'est pas la réminiscence platonicienne, souvenir d'une connaissance acquise dans une vie antérieure, quand l'âme qui vivait dans le monde supra-sensible des essences contemplant les idées. Ce que Platon appelait *réminiscence*, Descartes l'appelait *idées innées*. Selon Platon, la réminiscence vise à rendre compte des expériences suivantes : la reconnaissance de la nécessité de certaines vérités, l'utilisation de notions universelles pour décrire des réalités contingentes et la conversion spirituelle permise par un amour noble. Ces trois phénomènes sont expliqués par la remémoration d'un savoir acquis avant la

---

<sup>2</sup> S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1984, XXXI<sup>ème</sup> conférence : « La décomposition de la personnalité psychique », p. 110.

<sup>3</sup> J. Lacan, « La chose freudienne », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 416-417 : « Là où c'était, peut-on dire, là où s'était, voudrions-nous faire qu'on entendît, c'est mon devoir que je vienne à être. »

<sup>4</sup> S. Freud, *La naissance de la psychanalyse*, PUF, 4<sup>ème</sup> édition, 1979, p. 153 à 156. Lettre adressée à Fliess le 17/12/1896.

naissance et oublié au moment de l'incarnation. Nous n'avons pas conscience de ce savoir, mais il détermine à notre insu notre expérience du monde. Cela conduit aux archétypes.

Que dit la psychologie ? C'est le retour à la conscience d'une image, d'une impression si faible ou si effacée qu'il est à peine possible d'en retrouver les traces.

Pour Freud, « C'est de réminiscences surtout que souffrent les hystériques »<sup>5</sup> et « leurs symptômes sont les résidus et les symboles de certains événements [traumatiques] ». Les malades ont oublié les scènes pathogènes à l'origine de leur maladie. Les événements traumatiques n'ont pas été simplement « oubliés » : ils ont été « refoulés ». La maladie va provenir de l'échec du refoulement : « le souhait refoulé continue à subsister dans l'inconscient »<sup>6</sup>, et se manifeste à travers les symptômes pathologiques. Donc pour guérir, le patient doit parvenir à surmonter la résistance qui empêche les idées inconscientes d'accéder au champ de la conscience.

Le processus de remémoration était convaincant chez les premières hystériques en analyse. Mais « ce dont il s'agit dans cette remémoration, on ne pouvait pas le savoir au départ – on ne savait pas que le désir de l'hystérique c'était le désir du père, à soutenir dans son statut. Rien d'étonnant que, pour le bénéfice de celui qui prend la place du père, on se remémore les choses jusqu'à la lie. »

Mais, nous dit Lacan, il y a une limite à la remémorialisation de la biographie, cette limite s'appelle le réel.

#### IV – Répétition en acte et réel

« Le réel est ici ce qui revient toujours à la même place – à cette place où le sujet en tant qu'il cogite, où la *res cogitans* ne le rencontre pas. » (p. 49) La répétition n'est pas la reproduction que l'on visait au temps de la catharsis. La répétition, elle, apparaît d'abord sous une forme qui n'est pas claire, comme une présentification *en acte*.

Il faut différencier l'acte du comportement, de l'action. Lacan fait référence à un acte sans ambiguïté, au *seppuku*, acte de s'ouvrir le ventre en l'honneur de quelque chose. Un vrai acte « a toujours une part de structure, de concerner un réel qui n'y est pas pris d'évidence. » (p. 50). L'acte en effet rompt avec l'évidence, il produit du nouveau, de l'inédit, du côté du sujet comme de celui de son entourage.

Mais pourquoi la répétition est-elle d'abord apparue dans les névroses traumatiques ? Les médecins avaient remarqué chez leurs patients que si les rêves de leur trauma leur posaient problème, en revanche, à l'état de veille, cela ne leur faisait ni chaud ni froid. Cela montre qu'il y a là un point que le sujet ne peut approcher qu'à se diviser lui-même en un certain nombre d'instances. Ce qui va à l'encontre d'une conception unitaire du psychisme, lequel est prétendu totalisant, synthétisant, ascendant vers la conscience.

La résistance devient répétition en acte. On comprend que très vite Freud va être amené à conceptualiser la notion de résistance comme limite à la remémoration. Plus on s'approche

---

<sup>5</sup> S. Freud et J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, PUF, 1994, p. 5.

<sup>6</sup> *Op. cit.*, Chapitre 4, « Psychothérapie de l'hystérique », pp. 205 à 247.

d'un centre, d'un focus au moment où un évènement paraîtrait devoir se livrer, se manifeste la résistance du sujet.

« Aucune praxis plus que l'analyse n'est orientée vers ce qui, au cœur de l'expérience, est le noyau du réel » (p. 53). Ce réel, où le rencontrons-nous ? – pour Lacan, il est évident que c'est le souci de Freud tout au long de sa recherche.

Lacan va distinguer deux axes dans la répétition en se servant de deux concepts aristotéliens : *tuché* et *automaton*. L'*automaton* désigne la répétition signifiante, l'insistance des signes ; la *tuché*, la rencontre avec un réel déclenche cette insistance : le réel gît toujours derrière l'*automaton* de la répétition.

## V – Répétition et transfert

Freud identifie la répétition au transfert. Voici ce qu'il écrit dans « La dynamique du transfert » en 1912<sup>7</sup> :

*« Au cours du dépistage de la libido échappée au contrôle du conscient, nous pénétrons dans le domaine de l'inconscient. Les réactions provoquées mettent en lumière certains caractères des processus inconscients, tels que l'étude des rêves nous a permis de les connaître. Les émois inconscients tendent à échapper à la remémoration voulue par le traitement, mais cherchent à se reproduire suivant le mépris du temps et la faculté d'hallucination propre à l'inconscient. Comme dans les rêves, le patient attribue à ce qui résulte de ses émois inconscients réveillés, un caractère d'actualité et de réalité. Il veut mettre en acte ses passions, sans tenir compte de la situation réelle. Or le médecin cherche à le contraindre à intégrer ces émois dans le traitement et dans l'histoire de sa vie, à les soumettre à la réflexion et à les apprécier selon leur réelle valeur psychique. Cette lutte entre le médecin et le patient, entre l'intellect et les forces instinctuelles, entre le discernement et le besoin de décharge se joue presque exclusivement dans les phénomènes de transfert. C'est sur ce terrain qu'il faut remporter la victoire dont le résultat se traduira par une guérison durable de la névrose. Avouons que rien n'est plus difficile en analyse que de vaincre les résistances, mais n'oublions pas que ce sont justement ces phénomènes-là qui nous rendent le service le plus précieux, en nous permettant de mettre en lumière les émois amoureux secrets et oubliés des patients et en conférant à ces émois un caractère d'actualité. Enfin rappelons-nous que nul ne peut être tué in effigie ou in abstentia. »*

L'*abstentia* renvoie évidemment à la catégorie du symbolique, l'effigie à celle de l'imaginaire. Celle du réel est indiquée au travers de cet impossible : « Nul ne peut être tué ». Le meurtre ici visé est celui du père. C'est le cas dans l'Homme aux rats.<sup>8</sup>

Lacan fait cette remarque : « Et pourtant le transfert ne nous est-il pas donné comme effigie, et relation à l'absence ? Cette ambiguïté de la réalité en cause dans le transfert, nous ne pouvons arriver à la démêler qu'à partir de la fonction du réel dans la répétition ».

---

<sup>7</sup> S. Freud, « La dynamique du transfert », *La technique de la psychanalyse*, PUF, 1953, p. 60.

<sup>8</sup> S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) », *Cinq psychanalyses*, PUF, 1954, p. 217 et *L'homme aux rats. Journal d'une analyse*, PUF, 1974, p. 83.

## VI – Quelques mots sur la psychose de l’Homme aux loups

Précisons en quelques grandes lignes la question clinique que pose l’Homme aux loups. Freud a analysé l’Homme aux loups comme un névrosé obsessionnel, tout en remarquant l’a-typicité de ses symptômes. Il publie le cas en 1918, et y reviendra jusqu’en 1938.

Dans l’enfance, l’Homme aux loups a des symptômes d’allure obsessionnelle. Jusqu’à 4 ans, l’enfant connaît une première phase de méchanceté suite à une scène de séduction, mais pas d’angoisse. À 4 ans, la nuit de son anniversaire, survient le rêve aux loups, plein d’angoisse. Se produit un changement brutal de caractère, accompagné de phobies d’animaux, de conduites perverses, d’une piété obsessionnelle avec des rites conjuratoires et des pensées compulsives – ruminations, doutes concernant le Christ, blasphèmes, rites du coucher. À 18 ans la maladie se déclenche suite à une gonorrhée qui produit une atteinte réelle du pénis. Il vient consulter Freud. Beaucoup plus tard, en juin 1926, alors que l’analyse avec Freud s’était conclue depuis plusieurs années, la psychose se déclenche après la visite annuelle qu’il fait à Freud, au moment où celui-ci vient de se faire opérer de son grave cancer de la gorge.<sup>9</sup>

Lacan parlera constamment de l’Homme aux loups.

Dans le *Séminaire I*, Lacan disait ce qui suit, concernant l’hallucination du doigt coupé qui l’a saisi dans la petite enfance :

« La castration se manifeste chez lui sous la forme de ce qu’il imagine, s’être coupé le petit doigt, si profondément que ça ne tient plus que par un petit bout de peau. Il est alors submergé du sentiment d’une si inexprimable catastrophe qu’il n’ose même pas en parler à la personne à côté de lui. (...) Il n’y a plus d’autre, il y a une sorte de monde extérieur immédiat, des manifestations perçues dans ce que j’appellerai un réel primitif, un réel non symbolisé, malgré la forme symbolique, au sens courant du mot, que prend ce phénomène.

« Le sujet n’est pas du tout psychotique. Il a seulement une hallucination. Il pourra être psychotique plus tard, il ne l’est pas au moment où il a ce vécu absolument limité, nodal, étranger au vécu de son enfance, tout à fait désintégré. A ce moment de son enfance, rien ne le permet de le classer comme schizophrène, mais il s’agit bien d’un phénomène de psychose ».<sup>10</sup>

Dans la partie du *Séminaire XI* que nous lisons aujourd’hui, Lacan se demande quelle part a prise l’orientation de Freud dans « l’accident tardif de la psychose » de l’Homme aux loups. (p. 54) :

« [À propos de l’Homme aux loups, Freud] s’attache, et sur un mode presque angoissé, à interroger quelle est la rencontre première, le réel que nous pouvons affirmer derrière le fantasme [de la scène primitive]. (...) Il entraîne avec lui le sujet, et presque le force, dirigeant tellement la recherche qu’après tout, nous pouvons aujourd’hui nous demander si cette fièvre, cette présence, ce désir de Freud n’est pas ce qui, chez son malade, a pu conditionner l’accident tardif de sa psychose. »

---

<sup>9</sup> Cf. *L’Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même, Textes réunis et présentés par Muriel Gardiner*, NRF-Gallimard, 1981.

<sup>10</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Seuil, 1975, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 70.

Freud, tout à la traque des indices qui dans le transfert conçu comme répétition devaient confirmer que la scène primitive d'observation d'un coït parental dans la prime enfance s'était passée dans la réalité, avait fait un forçage. Et, devant l'incapacité de l'Homme aux loups à se souvenir même de bribes de la scène, il avait fini par rendre les armes, disant qu'au fond, si celle-ci était un fantasme, ça ne changeait pas fondamentalement les choses. Mais la répétition réelle n'était pas là où il la cherchait.

« Ainsi, dit Lacan, il n'y a pas lieu de confondre avec la répétition ni le retour des signes, ni la reproduction, ou la modulation par la conduite d'une sorte de remémoration agie. La répétition est quelque chose qui est toujours voilé dans l'analyse, à cause de l'identification de la répétition et du transfert dans la conceptualisation des analystes ».

Plus tard, Lacan repérera trois causes de ce déclenchement<sup>11</sup> :

- Freud avait fixé un terme anticipé à l'analyse pour vaincre les résistances de son patient. Ce forçage avait conduit Sergueï à livrer beaucoup de matériel, mais en même temps cela fragilisait le fantasme qui est une défense contre le réel.
- Freud occupait dans le transfert, en tant que juif, la place du père castré comme objet d'amour, ce qui avait pour effet un gain sur une partie des symptômes, sauf l'hypocondrie. De plus, cela ouvrait à l'Homme aux loups la voie de la sublimation.
- Plus tard, Freud qui vient de se faire opérer de son cancer de la gorge, lui fait un don d'argent. L'Homme aux loups, qui se croyait l'enfant préféré de son père, recevait autrefois de lui de l'argent. Mais l'évocation de la mort de Freud fait de cette visite la rencontre avec l'Un-Père, un père jouisseur.

## VII – La *tuché*

La psychanalyse a découvert qu'il y avait un rendez-vous auquel nous sommes toujours appelés, un rendez-vous avec un réel qui se dérobe, une rencontre qui est toujours manquée, d'où sa reproduction. Ce qui se répète est en effet toujours quelque chose qui se produit *comme au hasard*.

Par exemple, l'analyste ne doit pas se laisser duper quand un analysant indique qu'il lui est arrivé quelque chose, incident ou autre, comme au hasard, qui l'a empêché de venir à la séance. Il n'y a pas lieu de prendre les choses au pied de la lettre de la déclaration du sujet. Ce à quoi nous avons affaire, c'est à cet achoppement, à cet accroc, que nous retrouvons à chaque instant.

La fonction de la *tuché*, du réel comme rencontre toujours manquée, s'est d'abord présentée dans la psychanalyse sous la forme du traumatisme.

Lacan dit ceci (p. 55) :

« N'est-il pas remarquable que, à l'origine de l'expérience analytique, le réel se soit présenté sous la forme de ce qu'il y a en lui d'*inassimilable* – sous la forme du trauma, déterminant toute sa suite, et lui imposant une origine en apparence

---

<sup>11</sup> Cf. un travail d'Agnès Afflalo in *La Cause freudienne* n°43, 1988, présenté au Séminaire de DEA de Jacques-Alain Miller et tenant compte des discussions qui ont suivi.

accidentelle ? (...) ce pourquoi on ne saurait concevoir le principe de réalité comme ayant, par son ascendant, le dernier mot ?

« En effet, le trauma est conçu comme devant être tamponné par l'homéostasie subjectivante qui oriente tout le fonctionnement défini par le principe de plaisir.

« Notre expérience nous pose alors un problème, qui tient à ce que, au sein même des processus primaires, nous voyons conservé l'insistance du trauma à se rappeler à nous. Le trauma y apparaît en effet, et très souvent à figure dévoilée.

Il s'agit de l'au-delà du principe de plaisir. Il y a en effet chez le sujet un point que le sujet ne peut approcher qu'à se diviser lui-même, ce qui va à l'encontre d'un prétendu psychisme totalisant, synthétisant, ascendant vers la conscience.

(p. 55) : « Ces points radicaux dans le réel que j'appelle rencontres » (...) nous font percevoir la réalité en souffrance. (...) La réalité est là en souffrance, là qui attend. Et le *Zwang*, la contrainte, que Freud définit par la *Wiederholung* (la répétition), commande les détours même du processus primaire.

Le processus primaire<sup>12</sup> n'est rien d'autre que ce que Lacan essaie de faire saisir sous la forme de l'inconscient. C'est une autre scène « à saisir dans son expérience de rupture entre perception et conscience dans ce lieu intemporel, une autre localité, un autre espace, une autre scène. » (p. 55). Comment saisir ce processus primaire ?

## VIII – Le rêve de Lacan

Lacan est réveillé (p. 56) d'un court sommeil par quelque chose qui frappait à sa porte dès avant qu'il ne se réveille. Avec ces coups pressés Lacan avait déjà formé un rêve qui manifestait autre chose que ces coups. Quand il se réveille, s'il prend conscience de la perception de ces coups c'est pour autant qu'autour d'eux il reconstitue toute sa représentation. Il sait qu'il est là, à quelle heure il s'est endormi, et ce qu'il cherchait par ce sommeil : le repos. Quand le bruit du coup parvient à sa conscience, non à sa perception, c'est que sa conscience se reconstitue à partir de cette représentation – qu'il sait qu'il est sous le coup du réveil, qu'il est *knocked*, frappé. Dans sa conscience, ce n'est que sa représentation que je ressaisis. « Il me faut bien m'interroger sur ce que je suis à ce moment, si immédiatement avant et si séparé, celui où j'ai commencé à rêver sous ce coup qui en apparence me réveille. »

Lacan continue : « Je suis, que je sache, *avant que je ne me réveille* – ce *ne* dit explétif (...) est le mode même de présence de ce que *je suis* d'avant le réveil. »

Le *ne* explétif indique le sujet de l'énonciation, le sujet de l'inconscient. Il montre « quelque chose comme la trace du sujet de l'inconscient ».

---

<sup>12</sup> Du point de vue topique, le processus primaire caractérise le système inconscient, le processus secondaire le système conscient-préconscient. (Cf. Chapitre VII de S. Freud, *L'interprétation du rêve*, et lettre 52 de *La Naissance de la psychanalyse*).

Du point de vue économique-dynamique, dans le cas du processus primaire, l'énergie psychique s'écoule librement, passant sans entraves d'une représentation à une autre, déplacement et condensation. Dans le processus secondaire l'énergie est d'abord liée avant de s'écouler de façon contrôlée.

L'opposition processus primaire vs secondaire est corrélative de principe de plaisir vs principe de réalité.

## IX – Père ne vois-tu pas que je brûle ?

C'est un rêve raconté à Freud par une de ses patientes qui le tient d'un conférencier<sup>13</sup> :

« Un père avait veillé des jours et des nuits au chevet de son fils malade. Après la mort de l'enfant, il va se reposer dans une chambre voisine, mais laisse la porte ouverte pour avoir vue depuis cette chambre sur celle où le corps de l'enfant a été exposé, entouré de grands cierges. On a fait venir un vieil homme pour veiller le mort, il est assis à côté du gisant et marmonne des prières. Au bout de quelques heures de sommeil, le père rêve *que l'enfant est debout au bord de son propre lit, qu'il lui prend le bras et lui fait un reproche à voix très basse : père ne vois-tu pas que je brûle ?* Il se réveille, remarque une lueur claire qui vient de la chambre mortuaire, s'y précipite et trouve le vieux veilleur assoupi, tandis que les draps et un bras du corps tant aimé sont brûlés par un cierge qui a basculé dessus, encore allumé ».

L'explication de ce rêve donnée par le conférencier et ramenée par la patiente est assez simple : la lumière vive passant par la porte restée ouverte a atteint l'œil du dormeur provoquant ce qui se serait passé pareillement à l'état de veille, que la chute d'un cierge aurait déclenché un incendie à proximité du corps.

Freud y ajoute d'autres explications sensées, mais s'étonne que ce rêve se produise dans une situation qui commandait un réveil ultra rapide.

Ce rêve confirme à Freud que ce rêve n'est pas non plus dénué de la réalisation d'un désir : dans le rêve, l'enfant se comporte s'il était vivant.

Mais Freud constate que s'il satisfait au travail d'interprétation sans le moindre voile, son attention est attirée par la divergence frappante avec la pensée vigile. Il y a une butée, « notre psychologie des rêves, dit-il, est restée incomplète ». « À partir du moment où nous allons pénétrer plus profond dans les processus psychiques associés au rêve, tous les entiers vont déboucher sur l'obscurité. Il nous est impossible de parvenir à *faire la lumière* sur le rêve en tant que processus psychique, car éclairer, expliquer signifie ramener à du connu ».

Freud s'engage ensuite dans le chapitre sur l'oubli des rêves où il dit : « quand le doute vient encore s'ajouter à un élément peu clair du contenu onirique, nous pouvons suivre ce signal et identifier en lui un rejeton, en ligne assez directe, de l'une des pensées du rêve vouées à la proscription... Tant qu'une personne poursuivant un élément onirique ne s'est pas décidée à renoncer à ce qui est sûr et certain, l'analyse reste bloquée (p.559) ». C'est précisément l'effet perturbateur du doute qui permet de démasquer cet élément comme un rejeton d'autre chose et comme un outil de résistance psychique. « *Tout ce qui vient perturber le travail est une résistance* ».

Pour Lacan, si le rêve peut approcher de très près la réalité qui le provoque, à cette réalité il pourrait être répondu sans sortir du sommeil. Qu'est-ce qui donc réveille ? N'est-ce pas dans le rêve *une autre réalité, la réalité psychique* ? La réalité n'est pas tant celle du bruit que celle du message qui passe à travers les mots de reproche de l'enfant.

---

<sup>13</sup> S. Freud, *L'interprétation du rêve*, Seuil, 2010, traduction Jean-Pierre Lefebvre, p. 550. Lacan en parle pp. 56, 57, 66.

Le rêve est l'hommage à la réalité manquée, la réalité qui ne peut plus se faire qu'à se répéter indéfiniment, en un indéfiniment jamais atteint réveil (p. 57). Le rêve fait entendre un au-delà (p. 58). « Dans ce monde tout entier assoupi, seule la voix s'est fait entendre – *Père, ne vois-tu pas, je brûle*. Cette phrase est elle-même un brandon – à elle-seule elle porte le feu là où elle tombe – et on ne voit pas ce qui brûle, car la flamme nous aveugle sur le fait que le feu porte sur le réel ».

« Si Freud émerveillé voit ici confirmée la théorie du désir, c'est bien signe que le rêve n'est pas qu'un fantasme comblant un vœu.

« Car ce n'est pas que, dans le rêve, il se soutienne que le fils vit encore. Mais l'enfant mort prenant son père par le bras, vision atroce, désigne un au-delà qui se fait entendre dans le rêve. Le désir s'y présentifie de la perte imagée au point le plus cruel de l'objet. C'est dans le rêve seulement que peut se faire cette rencontre vraiment unique. Seul un rite, un acte toujours répété, peut commémorer cette rencontre immémorable – puisque personne ne peut dire ce que c'est que la mort d'un enfant – sinon le père en tant que tel, c'est-à-dire nul être conscient. »

Et en effet personne ne peut dire ce qu'est le père.

## **X – Dieu est inconscient**

C'est pour cela qu'à ce moment de la séance vient « *Dieu est inconscient* » (p. 58) : « La véritable formule de l'athéisme n'est pas que *Dieu est mort*, – même en fondant l'origine de la fonction du père sur son meurtre, Freud protège le père – mais *Dieu est inconscient*. » Freud voue un attachement religieux à la figure du père mort. C'est un point non analysé chez lui.

Lacan, dans « La science et la vérité », avait dit ceci : « La psychanalyse est essentiellement ce qui réintroduit dans la considération scientifique le Nom-du-Père » : <sup>14</sup> Elle n'est donc pas du côté de l'attachement religieux. Alors, qu'en est-il de Freud ?

Dans son séminaire RSI, en 1975, Lacan dira ceci : « Freud ne croit pas en Dieu, parce qu'il opère dans sa ligne à lui, comme en témoigne la poudre qu'il nous jette aux yeux pour nous emmoïser [En écrivant *L'homme Moïse et la religion monothéiste*<sup>15</sup>]. Non seulement il perpétue la religion, mais il la consacre comme névrose idéale, en la rattachant à la névrose obsessionnelle, qui mérite bien d'être appelées idéale à proprement parler. ».<sup>16</sup>

## **XI – Du trauma au fantasme, le réel**

La place du réel va du trauma au fantasme. Le fantasme, qui est inconscient, n'est jamais que l'écran qui dissimule quelque chose de tout à fait premier, de déterminant dans la fonction de la répétition. « Ce qui nous réveille, c'est l'autre réalité, c'est l'autre réalité cachée derrière le manque de ce qui tient lieu de représentation – c'est le *Trieb*, nous dit

---

<sup>14</sup> J. Lacan, « La science et la vérité », *Écrits, op. cit.*, p. 874-875.

<sup>15</sup> S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Payot, 2014.

<sup>16</sup> J. Lacan, « Le Séminaire, livre XXII, RSI », séance du 17 décembre 1974, *Ornicar ?* n°2, mars 1975, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 103.

Freud (p. 59). (...) Le réel, c'est au-delà du rêve que nous avons à le rechercher – dans ce que le rêve a enrobé, développé, nous a caché, derrière le manque de ce qui tient lieu de représentation ».

## XII – La répétition n'est le retour d'aucun besoin. L'objet *a* dans le *fort-da*

*Trieb* avait été traduit par *instinct*, donc référé au besoin naturel. Or c'est le terme de *pulsion* qui s'impose. Lacan en vient à évoquer que la répétition chez Freud ne s'assoit jamais dans le naturel, elle n'est le retour d'aucun besoin. Le retour du besoin vise la consommation mise au service de l'appétit, alors que la répétition demande du nouveau – il y a *production* de l'objet *a*. Elle se tourne vers le ludique qui fait de ce nouveau sa dimension : tout ce qui dans la répétition se varie, se module, n'est qu'aliénation de son sens. En déclinant les significations, on ne fait que s'évader de la primauté de la signifiante comme telle. Cette déclinaison fait oublier la visée de la signifiante en transformant son acte en jeu, et en lui donnant des décharges bien heureuses au regard du principe de plaisir.

Freud saisit la répétition dans le *fort-da* réitéré de son petit fils en soulignant l'effet de la disparition de sa mère, et en s'en faisant l'agent (p. 60 et 61). Pour Lacan, c'est secondaire. Ce qui choit n'est pas l'autre en tant que figure mais cette bobine liée à lui-même par un fil qu'il retient. Où s'exprime ce qui se détache dans cette épreuve. Il s'agit d'une automutilation à partir de quoi l'ordre de la signifiante se met en perspective. Ce jeu est la réponse à ce que l'absence de la mère a créé, *un fossé*, autour de quoi il n'a plus qu'à faire le jeu du saut. La bobine n'est pas la mère, mais un petit quelque chose du sujet qui se détache, tout en étant encore bien à lui, retenu (p. 60).

L'ensemble de l'activité symbolise la répétition, pas du tout celle d'un besoin qui en appellerait au retour de la mère : « C'est la répétition du départ de la mère comme cause d'une *Spaltung* dans le sujet, surmontée par le jeu alternatif, *fort-da*, qui est un *ici ou là*. » (p. 61) L'opposition signifiante *fort-da*, « ne vise, en son alternance, que d'être *fort* d'un *da* et *da* d'un *fort* ». Rien de plus.

Ce que vise ce jeu, c'est ce qui essentiellement n'est pas là en tant que représenté. Car c'est le jeu même qui est le *Repräsentanz* (représentant, S2) de la *Vorstellung* (représentation, S1).

Que signifie *représentant de la représentation* ? Nous n'avons pas accès aux représentations, elles sont refoulées ou forcloses, ce à quoi nous avons affaire c'est aux représentants, aux tenants-lieu de la représentation. Il y a un réel de l'expérience de l'être parlant, expérience que ses mots manqueront à jamais à représenter. Il n'y a pas de *Vorstellung* du réel, mais que des représentants de cette *Vorstellung*.

Lacan reprendra cela page 216 lorsqu'il abordera les opérations d'aliénation et de séparation : On fait une erreur grossière en faisant du *fort-da* un exemple de la symbolisation primordiale, ce n'est pas un exercice de maîtrise. Dans les deux phonèmes *fort* et *da* s'incarnent les mécanismes de l'aliénation – au niveau du *fort*, on n'échappe pas à l'aliénation. Il ne s'agit donc pas d'une maîtrise. Si dans ce jeu il y a un exercice, c'est avec la bobine comme objet *a*, le produit de l'opération aliénation-séparation, l'objet *a* séparateur.

Bernard Porcheret